

Robert HARVEY

***Dialectique négative contre négationnisme,
ou : Lyotard se réconcilie avec Adorno***

[I]l est plus juste de parler la langue de la majorité, surtout quand par hospitalité celle-ci donne la parole à l'étranger.

Jacques Derrida¹

Si un jour il est arrivé à Jean-François Lyotard de revoir et de remanier un vieux jugement à l'encontre de Theodor Adorno, c'est qu'il s'est rendu compte que quelque chose lui avait peut-être échappé des leçons dialectiques du philosophe musicologue de l'École de Francfort et que celles-ci pouvaient lui servir dans une lutte post-68 qui est venu accaparer son attention – celle, justement, contre le négationnisme. La question que je me pose sous l'égide des « philosophies du “non” » est celle-ci : Quelle est la nature du supplément de négation philosophique qui réconcilie Lyotard avec Adorno ?

Une observation préliminaire surgit d'emblée : Qui dit réconciliation présuppose nécessairement antagonisme antérieur. Dans l'œuvre de Lyotard, il y a deux engagements majeurs avec l'œuvre d'Adorno, deux confrontations soutenues, argumentées. Le premier se déploie dans un texte de 1972 – « Adorno come diavolo » – publié l'année suivante dans la collection d'essais intitulé *Des dispositifs pulsionnels*² ; le second paraît une décennie

¹ Jacques Derrida, « Force de loi », *Cardozo Law Review* 11, p. 924.

² Jean-François Lyotard, « Adorno come diavolo », in *Des dispositifs pulsionnels*. Union Générale d'Éditions, 1973 ; Christian Bourgois, 1980, p. 109-125. Nous employons l'abréviation *ACD* pour les références.

plus tard, dans les entrelacs de l'argument serré du *Différend*, ouvrage de 1983³. Ce premier se présente comme un règlement de comptes acerbe, sarcastique, voire impudent, tout à fait dans le style et l'esprit caractéristiques de l'immédiat après mai 68 ; dans le deuxième – quoiqu'encore critique à certains égards – Lyotard fait alliance avec Adorno pour contrer le négationnisme.

L'hypothèse que je pose comme fil conducteur du restant de cet exposé sera celle-ci : La pensée du Jean-François Lyotard qui écrit *Le Différend* est foncièrement différente de celle du Jean-François Lyotard qui écrivait « Adorno come diavolo » et que, en outre, cette différence (que l'on pourrait dire « évolution », mais qui n'a strictement rien à voir avec « le moment » postmoderne) s'opère (se fait, provient ou advient) grâce à une lecture approfondie de *Dialectique négative*. Loin d'être insignifiant est le jugement des deux auteurs que ces ouvrages furent les plus achevés parmi leurs œuvres philosophiques.

Dans « Adorno come diavolo », Lyotard s'en prend donc à Adorno. Mais au nom de quoi, précisément ? Selon Lyotard, le grand dialecticien critique et marxiste dissident en serait arrivé dans le déploiement de sa pensée et dès l'immédiate après-guerre à baisser les bras devant le triomphe du capitalisme développé :

La dissipation de la subjectivité dans et par le capitalisme⁴, Adorno, comme Marx, y voit une défaite ; il ne pourra surmonter ce pessimisme qu'en faisant de cette défaite un moment négatif dans une dialectique de l'émancipation et de la conquête de la créativité. (ACD 109)

³ Jean-François Lyotard, *Le Différend*, Éditions de Minuit, 1983. Nous employons l'abréviation *D* pour les références.

⁴ Par volonté de distanciation ou pour paraître « dans le vent » de l'époque, Lyotard marxise partiellement « capitalisme » avec un K à l'époque.

Qui dit défaitisme dit nihilisme. Et Adorno n'échappe pas à l'épithète. Mais que propose celui qui vient de publier pourtant cette brillante thèse de Doctorat d'État (*Discours, figure*⁵) à l'encontre du soi-disant nihiliste Adorno ?

Nous avons sur Adorno l'avantage de vivre dans un kapitalisme plus énergique, plus cynique, moins tragique. [...] Si nous ne détruisons pas murs-entrée-sortie, à l'intérieur pourra se reconstituer [...] *happenings*, communautés, *events*, autogestion, [...] écriture automatique, [...] conseils ouvriers, [...] Théâtre critique. » (*ACD 111*)

Et, plus loin,

[John] Cage : L'artiste ne compose plus, il laisse aller le désir en son dispositif. Cela est affirmation. » (*ACD 116*)

À lire un tel passage aujourd'hui, le sourcil se lève au langage en usage en ce temps révolu où la révolution est désespérément espérée encore. Et que dire de cette insinuation d'un Adorno apologiste tardif de la métaphysique qui depuis Hegel à Heidegger a mené aux plus suspectes ontologies ? Adorno dont la dernière phrase, la dernière proposition de sa *Dialectique négative* fut qu'« Un tel penser est solidaire de la métaphysique à l'instant de sa chute » (*DN 492*)⁶. Est-il possible que cette ironie soit passée par-dessus la tête de Lyotard, l'un des plus grands ironistes depuis Swift ou Diderot ?

C'est non seulement en prenant Adorno pour un nostalgique d'une certaine totalité – et théologique encore ! – que Lyotard fait l'enragé fouetteur avec le philosophe de Francfort, mais encore, tout ceci est écrit de façon narquoise, badine, voltairienne, dans un basculement entre un étrange ultra-marxisme étrangement respectueux et la

⁵ Jean-François Lyotard, *Discours, figure*, Klincksieck, 1971. La thèse fut dirigée par Mikel Dufrenne.

⁶ Theodor Adorno, *Dialectique négative*, Payot, 1978. *Negative Dialektik* (cf. note 11) fut traduit en français par un groupe du Collège de philosophie. Nous employons l'abréviation DN pour les références.

parodie rebelle caractéristique des soixante-huitards. Lyotard a beau être le premier penseur de la génération, d'après Jankélévitch, à voir clairement la puissance de la musique pour la survie de la pensée critique⁷, cet intérêt partagé pour le son construit et déconstruit ne peut sauver Lyotard de dérives indignes de sa finesse d'esprit.

Lyotard saisit bien le fait que, comme on sait, Adorno, à la demande de Thomas Mann, avait conseillé le romancier sur son roman enfin publié en 1947, *Doktor Faustus*. Voici comment Mann écrit à Adorno pour solliciter son aide : « Seriez-vous dispos à envisager avec moi l'état final de cet ouvrage ? » Et d'ajouter : « Je veux dire l'ouvrage de Leverkühn. Autrement dit, comment le feriez-vous si vous étiez de mèche avec le diable ? »⁸ Ceci explique – du moins en partie⁹ – le titre de la fessée administrée en 1972 à Adorno qui n'était plus là. Masque diabolique de Leverkühn. Masque nietzschéen aussi. Masque vénitien¹⁰.

Quel genre de négativité, au juste, est à l'œuvre dans « Adorno come diavolo » de Jean-François Lyotard. Lisons le début de la quatrième de couverture de *Des dispositifs pulsionnels* :

⁷ Mauricio Kagel, David Tudor, John Cage, Luciano Berio, Iannis Xenakis, Frank Zappa, Jimi Hendrix comptent parmi les compositeurs et musiciens qui comptent pour Lyotard. On pourrait citer des dizaines d'exemples d'essais dont « Plusieurs silences » (*Musique en jeu*, novembre 1972) ou « "A Few Words to Sing" : Sequenza III », in *Dérives à partir de Marx et Freud* (1973).

⁸ Cité dans Stephan Müller-Doohm, *Adorno : A Biography*, Cambridge, Polity, 1998.

⁹ Pourquoi Lyotard met-il Adorno – l'objet de son abjection en 1972 – en scène dans l'idiome italien ? Commedia dell'arte ? Communisme italien à l'époque ? (Une époque où à la différence antipodale du PCF, le PCI se réforme de fond en comble en suivant l'impulsion de forces intellectuelles comme le journal *aut aut*, etc.). Le jeu des allusions que fait proliférer Lyotard à l'époque de sa plus grande proximité avec Deleuze, c'est-à-dire en sa phase païenne et libidinale (*Instructions païennes* et *Économie libidinale*).

¹⁰ Pendant les années de la guerre, les années hitlériennes, donc de l'exil, Thomas Mann, Theodor Adorno, comme Arnold Schönberg, se retrouvent tous à Los Angeles où, entre autres, leurs affinités musicales – Mozart, Beethoven, mais aussi Nietzsche, Alban Berg – furent des sujets d'intenses échanges.

Essais d'esthétique affirmative, si l'on veut. On cesse de considérer les peintures, les musiques, les œuvres de théâtre et les écrits, du point de vue de la représentation. On les imagine comme des transformateurs d'énergie : une partie de celle-ci est dépensée à sauvegarder les contraintes « choisies » et, parmi les exemples, celui-ci : « les règles de composition et d'harmonie qu'invente Schönberg et que scrute Adorno.

Bien qu'un seul de ces *Dispositifs pulsionnels* porte sur la pensée du musicologue philosophe, la quatrième de couverture est tout entière focalisée sur Adorno :

Les études de quelques figures artistiques et langagières sont ici encadrées par deux essais qui étendent au capitalisme lui-même, c'est-à-dire aux œuvres de monnaie, de travail et de jouissance, cette tentative de recommencer à réfléchir après Adorno.

On décèle sans difficulté cette méchanceté que Lyotard reconnaîtra nommément lui-même avec repentir, mais bien plus tard, dans *Pérégrinations*, cette mesquinerie à pervertir le mot d'Adorno sur l'impossibilité de penser ou de faire de la poésie après Auschwitz. Dans ce mémoire qui raconte son propre itinéraire intellectuel, Lyotard offre une défense bien penaude des écrits de la période de *l'Économie libidinale* dont « Adorno come diavolo » qui se termine à l'adresse « [d]es lecteurs de ce livre – et Dieu merci il y en eut peu – [...] ».¹¹

Tout ceci pour poursuivre la contextualisation du « non » lyotardien à l'encontre d'Adorno mais, derechef, comment procède-t-il avec sa négation dans le discours même d'« Adorno come diavolo » ? Eh bien, il se met d'emblée à citer sa bête noire, mais sans indication de page et – chose encore plus étonnante – dans un ouvrage qu'il n'identifie qu'après la moitié de son exposé. De plus, comme il impute explicitement « la dialectique négative »

¹¹ Jean-François Lyotard, *Peregrinations : Law, Form, Event*, New York, Columbia University Press, 1988.

comme source de l'erreur ou du dévoiement d'Adorno, l'auteur nous induit malicieusement vers l'erreur de penser qu'il s'agit du traité qui couronne la carrière du grand dialecticien de Francfort¹².

Mauvaise foi diabolique ? ou imitation parodique de Thomas Mann ? Mann qui, selon les mots de Lyotard, fait prononcer au « diable travesti en intellectuel dans le chapitre xxv de *Doktor Faustus* des phrases entières de la *Philosophie de la Nouvelle Musique* ». En tout cas, nous nous apercevons – mais un peu tard et seulement si l'on va revérifier dans les texte – que les multiples citations d'« Adorno come diavolo » sont tirées non pas de *Dialectique négative*, mais de cet ouvrage rédigé à Los Angeles après la guerre et publié en 1949 à Tübingen chez Mohr sous le titre *Philosophie der neuen Musik*¹³. De plus, en citant l'éloge que fait Adorno du système dodécaphonique, Lyotard ampute certains passages-clé du plus important, de ce qui détermine le sens ultime de la proposition d'Adorno. Un exemple suffira pour nos besoins.

Afin d'accuser Adorno d'une substitution simpliste – invraisemblablement simpliste pour un penseur aussi fin qu'Adorno – de Dieu par le diable et de prétendre qu'il « passe [ainsi], comme Lyotard le dit, du nihilisme honteux au nihilisme affiché », il donne le membre de phrase suivant, tiré de la fin de l'Introduction à la *Philosophie de la Nouvelle Musique* : « la conciliation du sujet et de l'objet a été pervertie en parodie satanique, en liquidation du sujet dans l'ordre objectif ». Mais le malicieux omet d'ajouter qu'Adorno conditionne ladite conciliation pervertie : Adorno dit clairement qu'à « un moment historique où

¹² Theodor Adorno, *Negative Dialektik*, Frankfurt am Main, Surkamp, 1966. Cf. note 16.

¹³ Theodor Adorno, *Philosophie der neuen Musik* [1947], Tübingen, J.C.B. Mohr, 1949 ; *Philosophie de la nouvelle musique*, Paris, Gallimard, 1962.

cette conciliation est bafouée [ce sont mes mots ; voici ceux d'Adorno], seule sert encore à la conciliation une philosophie qui dédaigne l'image trompeuse de cette conciliation et, contre l'aliénation universelle, fait valoir ce qui est aliéné sans espoir, en faveur de quoi une « chose "même" ne parle plus guère. » Négation certes, mais point nihiliste.

Ailleurs, au lieu de s'adonner à la citation tronquée ou hors contexte, Lyotard abonde en impertinence, voire insolence :

La figure diabolique, écrit-il, n'est pas seulement dialectique, elle est expressément l'échec de la dialectique *dans* la dialectique, le négatif au sein de la négativité, le moment suspendu ou la suspension momentanée. Donc quelque chose comme l'affirmatif, le dément, mais placé dans l'horizon d'une négativité, d'une négativité *en panne*. Instant de déséquilibre, tranchant du rasoir, bord. Adorno est le bord. La dialectique en panne, ce fut : le prolétariat allemand adhérant à l'hitlérisme ; le prolétariat russe adhérant à Staline ; l'un et l'autre se massacrant [etc.]. (ACD 124)

On serait en droit de demander si Lyotard avait seulement bien lu *Dialectique négative*. Ou bien ce tour de passe-passe citationnel afin de conspuer l'aîné n'indique-t-il pas une volonté de feindre d'ignorer la force positive que recèle le parti pris pour la négation chez Adorno ? En tout cas, dix ans plus tard, Lyotard en éprouvera un besoin capital et en fera un usage essentiel. Car face à la résurgence dramatique du négationnisme vers la fin des années 70, Lyotard se rendra vite compte que sa confiance en des énergies libidinales de l'ennemi capitaliste ne suffira pas à déjouer le nihilisme de droite qui est loin d'être révolu.

Tout autres sont les enjeux pour Jean-François Lyotard face au *négationnisme*. Mais nous n'en sommes pas tout à fait encore là. En 1972, lorsque Lyotard fait publier

« Adorno come diavolo », le philosophe de référence était déjà mort depuis trois ans. Ces textes – ces *Dispositifs pulsionnels* – « ont été écrits », Lyotard nous dit-il au début de son Avertissement rédigé en 1979, à un moment où « 68 resta en suspens sur le tranchant du rasoir ». Étant donné donc le ton explicitement – joyeusement – soixante-huitard, le style diablement festif, bakhtinien de l'essai sur Adorno digne d'un enterrement à la Nouvelle-Orléans, il vaut la peine de rappeler la façon dont Adorno vécut ses derniers mois en pleine contestation gauchiste en RFA. Son parti pris de persévérer exclusivement dans le domaine théorique ne fait que lui attirer des condamnations de ceux qui ne jurent que par la pratique pure et purifié d'intellectualisme. Ce conflit-là – réduit à l'alternative ridiculement simpliste entre penser sans rien faire ou bien de *faire*, mais de façon écervelée – a vite mené à des attaques et contre-attaques d'une véhémence inouïe. Si la critique de Heidegger dans *Dialectique négative* va jusqu'à associer l'ontologie à un irrationalisme aveugle à la réalité sociale, c'est qu'Adorno n'est pas loin, en 68, de dire que le gauchisme d'alors pouvait faire preuve d'affinités avec le fascisme. Les étudiants, de leur côté, taxaient Adorno d'un élitisme qui le rendait complice de l'hégémonie bourgeoise. Dialogue de sourds donc. Ou bien surdité d'un côté et ouïe fine de l'autre. En tout cas, peu de semaines après une énième incursion de contestataires dans son cours pendant la session d'été 69¹⁴, Adorno sera mort d'un infarctus et sans doute le cœur brisé par tant d'incompréhension.

Trois ans plus tard voilà donc Lyotard – toujours solidaire de l'esprit 68 – accusant Adorno de nostalgie totalisante, de nihilisme métaphysique, sans avoir saisi les possibilités affirmatives pour le présent historique dans la

¹⁴ « Wer nur den lieben Adorno läßt walten, der wird den Kapitalismus sein Leben lang behalten » (Si on laisse Adorno en paix, la vie du capitalisme durera longtemps.)

dialectique négative. En dépit de sa propre tendance fort ironique, il semble mal entendre le ton exact de la position adornienne dans ces belles phrases si justes comme celle-ci : « L'Esprit du monde semble avoir été fort malicieusement à l'œuvre quand Hegel, comme pour couronner son prêche édifiant, selon un mot d'Arnold Schönberg, singe par avance Heidegger : "Car la raison (*Vernunft*) est la perception (*Vernehmen*) de l'œuvre divine" » (*DN* 392-93). Ou bien le sérieux, au contraire, d'Adorno lorsqu'il définit « Le penser [comme étant] en-soi déjà, avant tout contenu particulier, négation, résistance contre ce qui lui est imposé ; ceci, le penser l'a hérité du rapport du travail à son matériau, son modèle » (*DN* 30). Sourd aussi, Lyotard, à ceci, qu'Adorno prononce en critique de son vieil ami regretté, Walter Benjamin dont « le défaitisme [...] à l'égard de sa propre pensée relevait d'un reste de positivité non dialectique qu'il traîna inchangé dans sa forme, de sa période théologique à sa période matérialiste » (*DN* 30). Il paraît donc incompréhensible que Lyotard reproche à Adorno une quelconque nostalgie théologique ou métaphysique.

Jean-François Lyotard, au début des années 70 était en pleine dérive métaphysique – une métaphysique du désir. En prônant une énergétique absolument anéconomique de l'inconscient qui, prétendait-il, pouvait aboutir à une transgression purement pour soi et, par conséquent, indifférent à la structure qu'elle oppose. Dans *Économie libidinale* et *Des dispositifs pulsionnels*, au lieu d'investir le capitalisme dans l'intention de précipiter son remplacement par le socialisme, Lyotard conçoit le capitalisme comme un espace représentationnel à déconstruire. Dans ce sens, la critique lyotardienne de l'époque (avant le postmoderne, avant le sublime et, surtout avant *Le Différend*) frôle justement le nihilisme contre lequel il se prémunissait si

soigneusement en s'opposant à toutes formes de communisme incarné dans les années 50 et 60.

Incompréhensible tout de même cette incompréhension de la dialectique négative adornienne de la part d'un penseur de gauche comme Jean-François Lyotard, penseur de la gauche dissidente qui jamais au grand jamais ne fit l'apologie des crimes maoïstes ou de ceux des Khmers rouges. Comment expliquer cette offensive d'une violence suprême que constitue « Adorno come diavolo » ? Dans une version plus longue, plus complète de cet exposé, il faudrait sans doute orienter nos lumières sur les péripéties de l'itinéraire militant qu'avait emprunté Jean-François Lyotard dès le milieu des années 50. Bien avant *Dérives à partir de Marx et Freud* et sa thèse plutôt tardive il y eut son association étroite avec Claude Lefort, il y eut son adhésion corps et âme à Socialisme ou barbarie où il devint un des militants de proue, il y eut les débats avec Cornelius Castoriadis, la critique trotskysante de la bureaucratie, les articles sur l'Algérie, puis la rupture ultime avec Castoriadis au moment de la répudiation marxiste, la formation de Pouvoir ouvrier, suivie par sa dissolution, mai 68, le Centre universitaire expérimental de Vincennes, sa proximité avec Gilles Deleuze, etc. – Mais, il n'y a pas le temps.

Il est temps, par contre d'incliner cet essai vers le moment de la réconciliation de Jean-François Lyotard avec sa bête noire dans le domaine de la dialectique. Il faut tout de même mettre en exergue un seul incident de plus – éloquent – qui eut lieu pendant cette phase militante de Lyotard pour le ramener (et *me* ramener) au motif majeur suscitant l'idée du *Différend*. Nous sommes en automne 1967 ; issu de Socialisme ou barbarie, Pouvoir ouvrier rompt d'avec le groupe d'ultra-gauchistes associé à la Librairie de La Vieille Taupe qui fut fondée en 1965 par

Pierre Guillaume. Avance rapide à 1980 : l'abcès négationniste qui gonflait tout doucement depuis des décennies mais dans une relative obscurité autour de l'activité de ses fondateurs Paul Rassinier et Maurice Bardèche, cet abcès éclate en cette année où La Vieille Taupe, encore sous la direction de Pierre Guillaume, publie un ouvrage intitulé *Mémoire en défense contre ceux qui m'accusent de falsifier l'histoire* d'un certain Robert Faurisson, qui cherchera par tous les moyens pendant une décennie d'occuper la scène discursive avec ses « écrits [dits] révisionnistes ». Le fil sinueux depuis Socialisme ou barbarie, à travers Pouvoir ouvrier, menant à La Vieille Taupe constitua-t-il une dérive fasciste et antisémite en proximité, un peu trop urticant et suspect avec la lignée de ses engagements militants à partir des années 50... ?

Dès la fin des années 70, sur la lancée de son essai sur le postmoderne et, surtout, de sa relecture originale et cruciale de l'*Analytique du sublime* de Kant, en pleine épidémie négationniste, Lyotard commence à élaborer ce qui deviendra son livre philosophique le plus achevé : *Le Différend*. En plus de Kant, de Levinas, de Wittgenstein, Lyotard découvre un Adorno qu'il semble avoir mal connu sinon méconnu à l'époque de la dérive d'économie libidinale. *Le Différend*, va atténuer, voire repenser tout autrement l'héritage adornien et, en particulier, sa *Dialectique négative*.

Nous pourrions profitablement nous replonger dans la section intitulée « Métaphysique et culture » de la dernière partie de *Dialectique négative* pour cerner ce que Lyotard va puiser chez Adorno contre le négationnisme :

Dans leur état de non-liberté, Hitler a imposé aux hommes un nouvel impératif catégorique : penser et agir en sorte que Auschwitz ne se répète pas, que rien de semblable n'arrive. (DN 442)

La démarche du *Différend* n'en diffère guère : Qu'advierait-il, se demande Lyotard (et c'est moi qui paraphrase) si *ceux* qui racontent des expériences de mort imposée et imminente mourraient ? C'est, bien sûr, ce pour quoi l'*Endlösung* fut conçue. C'est, après tout, pourquoi les *Sonderkommando* furent régulièrement éradiqués et remplacés. Qu'advierait-il, se demande-t-il encore, si tout ce qui restait d'Auschwitz n'était que souvenirs, témoignages – ces restes-là ? C'est, après tout, ce à quoi les « *Holocaust Studies* » nous préparent. Quelle sorte de témoins, par conséquent, la lecture de ces restes fait-elle advenir ? En posant cette question, Lyotard ne fait que reprendre la question cruciale – à laquelle il semble être resté sourd à l'époque « libidinale » – posée par Adorno dans *Philosophie de la nouvelle musique*. Enfin, quelle espèce de témoins sommes-nous ou, plutôt, *pouvons-nous être* dans notre position de tiers, en état de procuration par rapport à l'expérience réelle ? Ce sera pour tenter une réponse à cette ultime question que je m'évertuerai avant de conclure.

Afin de localiser la source de ce qu'il nomme le « nouvel impératif catégorique » instauré par le nazisme, Adorno était allé, Lyotard nous dit-il, à la jugulaire de l'auteur de la *Phénoménologie* :

Celui qui parviendrait à se rappeler ce qui s'empara de lui lorsqu'il entendit les mots “fosse à charogne” et “chemin aux porcs”, serait certainement plus près du savoir absolu de Hegel que dans le chapitre où il le promet au lecteur pour le lui refuser hautainement. (DN 443)

Un tel rabaissement devant le *Resultat* nommé Auschwitz du penseur incontournable de l'Absolu ne pouvait qu'inspirer un Lyotard érigeant son *Différend* contre le négationnisme. Or, qu'est-ce, au juste, que ce *Différend* ? Lyotard, son auteur, qu'entend-il accomplir avec ce traité important, difficile ? On pourrait le dire avec

ne simplicité extrême : Le but du *Différend* est de concevoir – établir conceptuellement – un témoin qui survivrait un projet de faire disparaître tous les témoins. *Die Endlösung der Judenfrage* – « la Solution finale à la question juive » fut un tel projet. Pas tout à fait réussi, mais suffisamment pour que la négation de sa réalité puisse se targuer d'un droit de cité.

Or, pour esquisser le fondement du travail qu'entreprend Lyotard dans *Le Différend* – travail autrement sérieux par rapport à ce qu'il faisait à peine dix ans auparavant –, il faut dire un mot sur le rôle de l'imagination dans sa pensée philosophique. Ce n'est pas un concept nommé dans l'ouvrage. Pourtant, l'imagination n'est pas sans rapport avec la lecture inlassable que Lyotard mène sur l'expérience du sublime selon Kant et ses possibilités éthiques et, éventuellement, politiques. L'analogie, par exemple, qu'il perçoit et souligne entre « le sublime [...] l'affect inconscient et l'après-coup dans la pensée freudienne »¹⁵ place l'imagination au centre d'une économie morale. Afin de repérer une issue à l'aporie du silence réaliste, dont l'extrême avatar est le négationnisme, quelque chose comme *une conscience rationnelle de l'irrationnel*, quelque chose comme la mise en œuvre perpétuelle de l'imagination est requise pour l'activation du témoin sous ses masques divers (on peut penser, justement à « Adorno en diable ») – déguisements divers tels que *Le Différend* les déploie. Lyotard se met lui-même à imaginer une subjectivité affranchie de la nécessité de voir – du moins avec les yeux de la tête – et de représenter « la réalité ». La marque de cette imagination à l'œuvre est la métaphore, avec cette force ironique que le « transport » du sens par les mots peut receler. Un témoin à la fois *avec et*

¹⁵ Jean-François Lyotard, *Heidegger et « les juifs »*, Paris, Galilée, coll. « Débats », 1988, p. 59.

sans réalité surgit de l'appareil nommé *Le Différend* à l'aide d'un glissement métaphorique cocasse. Arpenter le fond sur lequel le concept d'un témoin créé purement grâce à l'imagination lui advient équivaut à l'arpentage du cheminement de pensée qui permit de comprendre pourquoi Lyotard eut besoin de rompre – tout comme Adorno eut eu besoin de le faire en adhérant à la force contestatrice de la musique nouvelle de Schönberg et ses élèves – rompre de façon définitive avec l'exigence « réaliste » s'il voulait entendre après Auschwitz le faible bruissement du témoin.

Le Différend fonctionne tacitement donc comme une autocritique des positions irresponsables dans leur folie affirmative d'un Lyotard submergé dans la colère de l'immédiat après-mai-68. Mais s'il avait seulement bien lu et bien compris Adorno à l'époque, il l'aurait entendu prédire dans *Dialectique négative* le correctif nécessaire qu'il trouve dix ans plus tard dans *Le Différend* : « La dialectique comme procédé signifie penser dans des contradictions au nom de et contre la contradiction déjà éprouvée dans la chose » (DN 179)¹⁶. Simplement (mais il faut admettre que rien de ce que l'homme a fait au XX^e siècle n'est simple) la « contradiction éprouvée dans la chose » conditionne la possibilité du propos négationniste aussi – propos frôlant la « réalité » dans l'approche à la réalisation du programme nazi d'éliminer jusqu'aux témoins. Au nom de ceux-ci, Lyotard va se mettre à l'écoute « contre la contradiction » de ce qui est tout autre (« la dialectique va vers le différent »), tout autre que lui, que nous, les victimes muettes à jamais. *Il faut rester à l'écoute des muets*. Ou, comme le dit encore Adorno,

¹⁶ C'est exactement la même logique – difficile – de la dernière phrase du livre : « Un tel penser est solidaire de la métaphysique à l'instant de sa chute ».

« contradiction dans la réalité, elle est contradiction contre celle-ci » (DN 179).

Si Adorno trouve le courage de reprendre, de revoir, de réviser sa célèbre déclaration lapidaire – « il pourrait bien avoir été faux, écrit-il en 1966, d'affirmer qu'après Auschwitz il n'est plus possible d'écrire des poèmes », c'est qu'il trouve la force de poser malgré tout et à nouveau la grande question que posait Primo Levi dans ses derniers écrits à lui :

la question moins culturelle n'est pas fausse qui demande si après Auschwitz on peut encore vivre, s'il en a tout à fait le droit celui qui par hasard y échappa et qui normalement aurait dû être assassiné [...] drastique culpabilité de celui qui a été épargné. (DN 439)

Liotard, face aux prétendues « thèses » négationnistes de Faurisson & Co., se verra dans l'obligation de reprendre, revoir, réviser, voire renier son rejet d'Adorno et de mobiliser *l'anamnèse de la dialectique négative contre le négationnisme*. Car celle-là – la dialectique négative – va de pair avec l'imagination créatrice face à un événement au bord de l'oubli.

Après l'éreintement que Lyotard fait subir à l'exigence réaliste dans la section du *Différend* intitulé « Le Nom, le Référent », il procède à l'assaut de la machine philosophique qui a généré cette exigence au sein du siècle des Lumières pour la léguer aux pires crimes du XX^e siècle. Cette machine, Lyotard laisse son nom en allemand : *das Resultat*¹⁷. La section « *Resultat* » du *Différend* constitue une critique acharnée de la dialectique spéculative de Hegel. La conclusion vers la fin d'un paragraphe nommé

¹⁷ On peut rappeler que *das Resultat* dans la *Phénoménologie de l'esprit* est un mode de pensée qui comprend progressivement trois phénomènes : 1° l'immédiat (c'est-à-dire des phénomènes empiriques), 2° les formes multiples de médiation et de synthèse culturel et, surtout, 3° la synthèse finale opérée par le sujet humain concret.

« Scepticisme » donne, en un seul mot l'aune de la froideur de l'attaque lyotardienne : « On voulait le progrès de l'esprit, on a eu sa merde » (*D* §154, 137). Adorno ne disait pas différemment lorsqu'il affirmait dans *Dialectique négative* que « Toute culture consécutive à Auschwitz, y compris sa critique urgente, n'est qu'un tas d'ordures » (*DN* 444). Il venait d'expliquer la métaphore de façon plus crue, à l'aide d'une image empuantie empruntée à son vieil ami, Brecht avec qui il partageait l'exil à Los Angeles : « [la culture] abhorre la puanteur parce qu'elle pue ; parce que [...] son palais est construit en merde de chien. » (*DN* 443-44).

*

Comme titre de cette intervention j'avais initialement suggéré « Quand Lyotard disait “si” au “non” de Lyotard », mais Tom Bishop m'a signalé fin septembre 2014 que ses collègues parisiens tiquaient. Le cadrage de ce titre avec un groupe de travail sur « négation/négationnisme » était défectueux, pas évident. Quant à moi, je n'arrive toujours pas à cerner la signification exacte voulue dans l'opérateur « / » placé entre ses deux attitudes ou points de vue (Qui oserait élever le négationnisme au rang de « philosophie » ?), mais j'espère avoir montré comment Jean-François Lyotard en est venu un jour à dire « si » au « non » d'un Jean-François Lyotard révolu et que, afin de dire « non » au négationnisme par détour dialectique, Lyotard s'est vengé de Lyotard à l'aide d'Adorno.

Se peut-il cependant que ni Lyotard ni Adorno ne soit jamais allé assez loin dans le sens d'une « philosophie du “non” » ? Ce doute ultime permet du moins une conclusion en forme d'ouverture par le moyen d'une question : En quoi consisterait un cheminement au bout d'une « philosophie du “non” » ? Cette ouverture, elle est

exprimée avec une limpidité exemplaire, il me semble, dans la conclusion d'un ouvrage publié en 1940 sous le titre *La Philosophie du non*¹⁸ :

La philosophie du non n'est pas une volonté de *négation*. Elle ne procède pas d'un esprit de contradiction qui contredit sans preuves, qui soulève des arguties vagues. Elle ne fuit pas systématiquement toute règle. Au contraire, elle est fidèle aux règles à l'intérieur d'un système de règles. Elle n'accepte pas la contradiction interne. Elle ne nie pas n'importe quoi, n'importe quand, n'importe comment.

Voilà pour la définition d'une véritable philosophie du non. Affirmative oui, mais à l'aide de l'imagination, elle est destinée à succéder à l'héritage hégélien. Je donne donc le dernier mot au bon vieux Bachelard qui fut l'auteur de cet ouvrage :

La géométrie, la physique, l'arithmétique sont des sciences ; la doctrine traditionnelle d'une raison absolue et immuable n'est qu'une philosophie. C'est une philosophie périmée.

¹⁸ G. Bachelard, *La Philosophie du non : essai d'une philosophie du nouvel esprit scientifique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1940.

